

## « Vous m'avez dit, vous me dites, vous me direz » : l'orchestration de la parole d'autrui dans les *Lettres* de Madame de Sévigné

Kahina Gamar

Université Montpellier 3, *Praxiling* (UMR 5267)

[kahinagamar@yahoo.fr](mailto:kahinagamar@yahoo.fr)

**Résumé.** Contrairement à un dialogue en face à face, le dialogue épistolaire est décalé dans l'espace et le temps. C'est une interaction *in absentia* basée sur le principe de l'alternance. Pour qu'il y ait un échange, il faut qu'il y ait au moins deux coénonciateurs qui s'écrivent à tour de rôle. Ce principe de l'alternance est la base de l'échange épistolaire, chaque épistolier est à son tour énonciateur et coénonciateur, il est auteur de sa lettre et lecteur de la lettre de l'autre. La correspondance résulte d'un désir d'échange partagé, c'est un « lieu actif où s'exercent et se renouvellent constamment connivence et complicité, c'est d'abord le lieu de plaisir d'un échange équilibré, du plaisir de s'écrire et de se lire » (Bray, 1996 : 389). Pour Madame de Sévigné, la lettre est envisagée comme une conversation à distance : « Ma fille, votre commerce est divin, ce sont des conversations que nos lettres : je vous parle, et vous me répondez » (Madame de Sévigné, 410, II : 39). Madame de Sévigné cite son destinataire, l'interpelle, le questionne, imagine ses réponses, répond à sa place, mais aussi le présentifie, notamment grâce à de nombreuses formes nominales d'adresse et à des procès qui mettent en scène une parole incarnée, comme *dire*. L'échange épistolaire, qui utilise toutes les ressources du dialogue, repose sur un phénomène qui lui est essentiel et qu'on peut désigner par « dialogisme ». Je me propose de développer ce point dans le cadre de cet article, en m'appuyant sur les *Lettres* de Madame de Sévigné. Ce corpus offre un champ très vaste pour l'analyse de l'orchestration des différentes voix que font entendre implicitement ou explicitement les *Lettres*, ainsi que les différentes stratégies mises en œuvre par l'énonciatrice pour faire entendre la voix de l'autre, et mettre systématiquement en avant la singularité de sa propre voix.

**Abstract.** « You told me, you tell me, you will tell me ": the orchestration of the word of others in Mrs de Sévigné's letters ». Contrary to a face-to-face dialogue, the epistolary dialogue is moved in the space and the time. It is an interaction in absentia based on the principle of the alternation. So that there is an exchange, there has to have at least coénonciateurs two who spell alternately. This principle of the alternation is the base of the correspondence, every letter writer is in his turn to énonciateur and to coénonciateur, he is an author of his letter and a reader of the letter of other one. The correspondence results from a desire of shared exchange, it is a « lieu actif où s'exercent et se renouvellent constamment connivence et complicité, c'est d'abord le lieu de plaisir d'un échange équilibré, du plaisir de s'écrire et de se lire » (Bray, on 1996: 389). For Mrs de Sévigné, the letter is envisaged as a remote conversation: " my daughter, your business is divine, it is conversations which our letters: I speak to you, and you answer me " (Mrs de Sévigné, 410, II: 39). Mrs of Sévigné quotes her addressee, questions him, imagines her answers,

answers her place, She used but also, she used numerous nominal forms of address and the verb « say ». The correspondence, which uses all the resources of the dialogue, bases on a phenomenon which is essential and which we can indicate by "dialogism". I suggest developing this point within the framework of this article, resting on Mrs de Sévigné's letters. This corpus offers a very vast field for the analysis of the orchestration of the various voices which make listen implicitly or explicitly Letters, as well as various strategies implemented by the énonciatrice to make listen the voice of other one, and put forward systematically the peculiarity of its own voice.

## 1 La lettre : le dialogue des absents

### 1.1 Madame de Sévigné et la lettre du XVII<sup>e</sup> siècle

La deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle connut l'entrée massive des femmes dans le champ épistolaire. Parmi elles, la marquise de Sévigné qui va devenir l'une des figures les plus emblématiques de la correspondance. Connue pour son esprit enjoué et son imagination vive, la marquise va contribuer à l'enrichissement de ce genre.

Le mariage de sa fille, Françoise-Marguerite, et son départ vers la Provence ont largement contribué au développement d'une importante correspondance qui va devenir le modèle de la lettre naturelle. En effet, la marquise écrit deux à trois lettres par semaine pour sa fille, un échange réglé qu'elle tente de faire durer. La distance motive cet échange, comme le signale Kerbrat-Orecchioni (1998 : 17) :

Cette distance spatio-temporelle qui caractérise la relation émetteur-récepteur dans la communication épistolaire constitue une donnée fondamentale de cette forme de communication : on écrit *parce qu'on est séparés*, en même temps que pour *créer l'illusion qu'on est ensemble*, du fait de l'existence de ce fossé, et pour tenter de le combler.

La marquise de Sévigné pratique l'art de converser dans les salons et les réunions entre amis. Elle acquiert aussi l'enjouement de ces salons qu'elle tente de mettre en pratique dans ses lettres. Ce qui l'intéresse c'est de s'affranchir des modèles littéraires qui se cantonnent dans des codes prédéterminés. Elle veut mêler à la fois « l'esprit du monde et l'expérience vécue ».

La marquise écrit librement. Ses « sentiments sont toujours les plus naturels ». Dans ses *Lettres*, elle ne cesse de réclamer ce naturel à sa fille et ne manque pas de montrer sa joie quand cette règle est respectée :

- Je n'en ai reçu que trois, de ces aimables lettres qui me pénètrent le cœur. [...] Elles sont premièrement très bien écrites, et de plus si tendres et si naturelles qu'il est impossible de ne les pas croire. La défiance même en serait convaincue. Elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours, qui se fait voir avec autorité, pendant que les mensonges demeure accablé sous les paroles sans pouvoir persuader ; plus elles s'efforcent de paraître, plus elles sont enveloppées. Les vôtres sont vraies et le paraissent. Vos paroles ne servent tout au plus qu'à vous expliquer et, dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister (Madame de Sévigné, 133, I : 154-155).

Le caractère « naturel » des *Lettres* nous permet de saisir cette parole vraie qui traduit des sentiments sans artifices, sans menterie. Le commentaire stylistique, souvent vis-à-vis de sa fille, « apporte une des clefs du discours sévignéen sur le style, à savoir le postulat de la coïncidence du *dire* et du *dit* » (Lignereux, 2012 : 127).

La marquise de Sévigné appartient à une époque où les conventions sont à prendre en considération :

Ainsi parquée dès le XVII<sup>e</sup> siècle dans son enclos mondain, la lettre agit comme le moteur d'une civilité fondée sur la circulation réglée d'une parole prétendument débridée, mais qui reste en réalité sous haute surveillance. *Verba volant, scripta*

*manent* : pour la postérité, la lettre restera à jamais la mémoire de cette société policée (Díaz, 2002 : 26).

Ecrire une lettre, selon Freidel (2009 : 162), c'est entrer bon gré mal gré dans un système normatif extraordinairement contraignant. L'épistolier doit se conformer aux exigences de l'époque « malgré l'inconfort que cela entraîne ».

Dans la pratique de sa correspondance, la Marquise fait très rigoureusement attention à ne laisser passer aucune occasion où les coutumes sociales et la tradition du genre prescrivent une lettre et, souvent, elle rappelle à ses correspondants sur un ton d'avertissement ou de blâme qu'ils ne doivent pas négliger ces usages à l'égard d'autrui (Dens, 1981 : 40).

Aussi, dans cette correspondance, toutes les lettres de circonstance sont représentées : remerciement, naissance, mariage, compliment, etc. Ces *Lettres* « répondent à l'essentiel des règles du genre de leur époque » (Nies, 2001 : 44) mais la marquise sait comment concilier « contraintes et exigences » envigieur au XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui conduit à une œuvre originale :

Plutôt que de contourner l'écueil en rejetant tout bonnement les contraintes, l'épistolière reconnaît au contraire leur importance, réaffirme sans cesse la nécessité de s'y plier. [...] L'obsession de se singulariser, de distinguer le commerce avec Madame de Grignan des autres commerces conduit naturellement Madame de Sévigné à s'écarter des modèles en vigueur. La lettre sévignienne apparaît finalement comme un moyen à la fois d'affirmer son appartenance au monde et de rompre subtilement avec lui (Freidel, 2009 : 384).

Dans les conventions de l'époque, il y a l'obligation de répondre aux lettres reçues. L'échange régulier assure la continuité du commerce et la mise en place d'une pseudo-conversation. Ce processus est à détecter en analysant les lettres reçues des différents destinataires mais aussi les lettres-réponses de la marquise. Dans ces dernières, des procédés stylistiques sont mis en œuvre pour garantir l'échange et faire entendre les deux voix comme : le verbe « dire », « mander », les reformulations, les sollicitations, etc. En effet, les reformulations sont une caractéristique de l'échange épistolaire, comme le précise Roulet (1985 : 76) :

Ce caractère de réaction différée à l'échange épistolaire [...], impose aussi dans la réponse, [...] la présence d'indications concernant la reconstitution des échanges. Or le lien le plus simple [...] est sans doute de commencer par reprendre [...] l'intervention du destinataire sur laquelle elle enchaîne, c'est-à-dire d'utiliser une construction diaphonique.

## 1.2 Ecrire pour conjurer l'absence

Le commerce épistolaire de Madame de Sévigné commence véritablement après le départ de sa fille vers la Provence. La distance motive cet échange, comme le signale Kerbrat-Orecchioni (1998 : 17) :

Cette distance spatio-temporelle qui caractérise la relation émetteur-récepteur dans la communication épistolaire constitue une donnée fondamentale de cette forme de communication : on écrit *parce qu'on est séparés*, en même temps que pour *créer l'illusion qu'on est ensemble*, du fait de l'existence de ce fossé, et pour tenter de le combler.

L'absence est dans certains cas positive puisqu'elle permet la rédaction de la lettre :

- Je trouve, en écrivant ceci, que rien n'est moins tendre que ce que je dis : comment j'aime à vous écrire ! C'est donc signe que j'aime votre absence : voilà qui est épouvantable. Ajustez tout cela, et faites si bien que vous soyez persuadée que je vous aime de tout mon cœur (Madame de Sévigné, 622, II, 579).

La lettre met en scène deux absents, Madame de Sévigné et ses destinataires (surtout sa fille, Madame de Grignan), pour les rapprocher. Ce processus se fait grâce au déclenchement d'une représentation mentale

de l'autre, comme en témoigne Madame de Sévigné (143, I : 180) disant à sa fille : « Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs ; c'était à vous qu'était réservé ce miracle ». La lettre est considérée comme le substitut de l'autre, voire de sa parole. Elle est, par conséquent, substitut de la conversation. La mise en œuvre de ce processus se fait grâce aux verbes de la parole, comme « dire », qui permettent de rapporter les propos de l'autre, une conversation ou sa propre parole.

C'est ainsi que la marquise met en avant un commerce bien réglé où elle accuse réception de chaque lettre envoyée ou reçue. D'ailleurs, elle recommande à sa fille de faire la même comptabilité de son côté. Aucune lettre ne doit manquer à l'appel car cela lui est insupportable comme elle le précise dans cet extrait d'une lettre envoyée à sa fille :

- Ma chère bonne, quoique vous m'écriviez deux fois la semaine, je n'en reçois qu'une à la fois. Il y en a eu quelques-une où j'en ai eu deux, mais beaucoup où je n'en ai qu'une, comme aujourd'hui par exemple, et si vous saviez, ma bonne, quelle perte c'est pour moi qu'une de vos lettres, vous verriez le chagrin que cela me donne (Madame de Sévigné, 192, I : 321-322).

Cette régularité dans l'échange épistolaire assure la régularité des sentiments entre les deux correspondantes.

### 1.3 Ecrire pour dire

L'interaction suppose une inter-réaction entre les participants d'une conversation. Dans le cas de la communication épistolaire où l'échange est différé, on ne peut envisager une réaction immédiate de l'interlocuteur, il ne peut donc pas influencer par ses réactions le déroulement scriptural de la lettre :

Sans doute une lettre est-elle rédigée en fonction de l'image que le scripteur se fait de son destinataire ; mais celui-ci ne peut en aucune manière intervenir *directement* dans le travail scriptural – tout au plus le scripteur peut-il *simuler* de telles interventions, par exemple : en prêtant fictivement à son destinataire telle remarque ou question pouvant servir de base à tel commentaire ou apport d'information [...] ou plus audacieusement encore, en anticipant sur la réponse qu'il sollicite de son destinataire [...] (Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 18).

Dans la lettre, l'épistolier n'a pas les mêmes avantages qu'un locuteur dans une conversation en face à face :

Un orateur peut tourner les esprits d'une nombreuse assemblée, soit par la véhémence ou la douceur de la déclamation, soit par le geste, l'agrément de la voix ou la bonne mine [...] Mais un homme qui écrit est privé de ces avantages (Du plaisir, 1683 : 19).

C'est le même constat qui est fait dans les *Lettres de Monsieur le chevalier de Méré* :

Une conversation est plus aisée qu'une lettre, parce qu'on est deux au moins quand on converse, et qu'une lettre ne s'écrit ordinairement que par une personne, qui en a seule toute la peine (Gombaud, 1689 : 633).

Face à cet interlocuteur absent, la marquise de Sévigné s'efforce de trouver d'autres stratégies pour créer cette illusion de présence, ce qui lui permet de presque converser avec son destinataire. Dans une lettre que Bussy-Rabutin (cousin de la marquise) adresse à Madame de Sévigné, il dit qu'« imiter les conversations [...] est la chose la plus agréable dans un commerce de lettres » (671, II : 650). L'emploi des verbes de parole comme *dire* rapproche la lettre de la conversation et fait dialoguer les correspondants en restituant la voix de l'autre. Il signale la présence d'une autre voix rapportée, une parole qui a circulé.

## 2 Du dialogue interne au dialogue externe

### 2.1 Le verbe introducteur *dire*

Le verbe « dire », qui est l'un des verbes les plus utilisés en français, occupe une place très importante dans les analyses linguistiques : Authier-Revuz (1995), Steuckardt (2005), Anscombe (2005, 2010, 2014, 2015), Steuckardt et Niklas-Salminen (2003), Gomez-Jordana (2015).

Dans les *Lettres*, le verbe *dire* occupe une place privilégiée. Son utilisation montre que la marquise conçoit l'écriture comme un moyen d'établir une véritable conversation avec l'absent. Il prend souvent la place d'un autre verbe plus attendu comme « écrire » ou se combine avec lui. En témoigne l'extrait suivant, dans lequel Madame de Sévigné s'amuse avec les verbes : *dire*, *écrire* et *parler* :

- Vous m'aimez, ma chère enfant et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance ; [...] Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire. De quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une tendresse et une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais (Madame de Sévigné, 132, I : 152).

Mon analyse se limitera aux emplois de *dire* quand il est utilisé comme verbe introducteur ou verbe d'activité de parole (Anscombe, 2015 : 103), autrement dit, quand il introduit le contenu d'un énoncé rapporté. Je le considère ainsi comme un marqueur ou un indice de la présence de plusieurs voix qui se font écho. Je prends en considération la définition proposée par L. Danon-Boileau : « Nous appelons verbe introducteur (ou modus) le verbe qui introduit le contenu de l'énoncé rapporté » (1982 : 68, cité par Rosier, 1999 : 203). L'énoncé rapporté est introduit de plusieurs façons, qu'Anscombe (2015 : 115) énumère comme suit :

Par une paenthésation avec inversion, qui introduit un rapport mimique, par une complétive en *que* qui rapporte l'intentionnalité liée à une forme assertive ; par voie « directe » enfin, sous la forme *Max a dit* : « *p* ».

La reprise des propos de l'autre renseigne sur l'énonciateur, sur « ce qu'il a retenu, ou veut bien retenir, du discours de l'autre, la manière dont il l'interprète, la pertinence qu'il lui attribue » (Roulet, 1985 : 78).

### 2.2 Le dialogisme interdiscursif et le dialogisme interlocutif

L'analyse du verbe *dire*, dans les *Lettres* de Madame de Sévigné, nécessite la prise en considération de la notion de dialogisme. Sa présence est le signe de la présence d'une autre voix qu'elle prend en charge différemment, soulignant selon les contextes et les formes, l'adhésion ou la non-coïncidence avec le propos rapporté.

Je sollicite les notions de *dialogisme interdiscursif* et de *dialogisme interlocutif* selon le sens que leur donne Bakhtine. Le premier est orienté vers les discours antérieurs : « Le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet, et il ne peut pas ne pas entrer avec lui en interaction vive et intense » (1934/1978 : 92). Le second, joue sur l'anticipation, par le locuteur, du dire de son interlocuteur, le locuteur modulant son discours en fonction de son interlocuteur ou de l'image qu'il se fait de lui :

Tout discours est dirigé sur une réponse et ne peut échapper à l'influence profonde du discours-réplique prévu. [...] Se constituant dans l'atmosphère du déjà-dit, le discours est déterminé en même temps par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue (Bakhtine, 1976/1984 : 105).

Les deux formes de dialogisme (interdiscursif et interlocutif) ne sont pas faciles à distinguer et leur discrimination s'avère quelquefois impossible lors de la phase analytique, comme le fait remarquer Bakhtine :

Toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole. Toute inscription prolonge celles qui l'ont précédée, engage une polémique avec elle, s'attend à des réactions actives de compréhension, anticipe sur celles-ci, etc. (Bakhtine, 1929/1977 : 105).

Le dialogisme interdiscursif et le dialogisme interlocutif anticipatif sont aussi appelés respectivement le dialogisme citatif et le dialogisme responsif. Pour les définir, je me base sur les définitions de Bres et Nowakowska (2006 : 21-48) :

On « entend des voix » non seulement dans des énoncés habités par d'autres énoncés – dialogisme citatif donc – mais également dans les énoncés qui semblent répondre à des questions, des demandes d'éclaircissements, etc. que pourrait formuler l'interlocuteur à l'oral, le lecteur à l'écrit. Nous proposons de parler dans ce cas de dialogisme responsif.

Dans les *Lettres*, le verbe *dire*, tout en traitant l'écriture à l'aune de la conversation, joue sur deux plans : une lettre qui s'écrit et en même temps reprend et anticipe les dires de l'autre.

### 3 Analyse discursive du verbe *dire*

Nous partons de l'idée que le verbe *dire* implique un processus dialogique différent selon le temps utilisé. Ce verbe introducteur, dans ses différents emplois, peut soit reprendre, soit anticiper le discours du coénonciateur. Selon qu'il est au présent, au passé, au futur ou en incise, il peut mettre en place un phénomène de dialogisme interdiscursif ou interlocutif (anticipatif ou non), et parfois jouer de manière indécidable sur les deux tableaux.

#### 3.1 Dire et le dialogisme interdiscursif

Le verbe de parole est, dans ce cas, souvent conjugué au présent ou au passé composé. Il met en scène un *déjà-dit* des correspondants de la marquise ou un ailleurs discursif, ce qui permet au lecteur de reconstituer très globalement le contenu des lettres (auxquelles il n'a pas accès) de ces correspondants, en particulier, sa fille, Madame de Grignan.

##### 3.1.1 Dire au passé composé

Madame de Sévigné utilise le verbe *dire* au passé composé quand elle reprend les discours antérieurs émis par ses correspondants, comme c'est le cas dans la lettre ci-dessous envoyée à sa fille :

- Vous avez envie de m'écrire, vous avez bien des choses à me dire. [...] Enfin, voilà l'heure qui presse, *tout est perdu si je n'écris point à ma mère*, et vous avez raison, mon enfant, il faut nécessairement que j'en reçoive peu ou prou, comme on dit ; il faut que je voie pied ou aile de ma chère fille, et nul ordinaire ne se peut passer sans qu'elle me donne cette consolation. C'est ma vie, c'est manger, c'est respirer. Mais ce qu'il faut faire, quand vous êtes attrapée comme samedi, c'est ce que vous avez dit : écrivez deux pages, et sans finir, envoyez-les moi, et achevez le reste à loisir (Madame de Sévigné, 896, III : 162-163).

Le verbe *écrire* dans la première phrase cède la place au verbe de parole *dire*, ce qui exprime le passage d'un mode scriptural au mode oral. De ce fait, il insère deux voix représentées comme suit : un discours enchâssant [E] de la marquise [E1] à sa fille [E2] et un discours enchâssé [e] de cette dernière qui devient de la sorte [e1]. Le verbe introducteur est au passé composé « c'est ce que vous avez dit » reprenant un discours antérieur introduit par les deux points, mais adapté pronominalement, Madame de Sévigné recycle le discours de sa fille, mais le reformulant à partir de son point de vue de marquise. Cette démarcation opérée par les deux points, mais sans marquage par des guillemets, signale cette reformulation du discours de Madame de Grignan.

La parole antérieure du coénonciateur est à ce moment présentée par la marquise comme un argument d'autorité, dont le rôle est de renforcer la portée de son message. L'énoncé « c'est ma vie, c'est manger, c'est respirer », dans lequel *c'* représente les lettres de sa fille répond à une interrogation qu'elle prête à sa fille : « Pourquoi dois-je t'écrire régulièrement ? », une interrogation qu'on peut dégager à travers la lecture des Lettres de Madame de Sévigné. En effet, la lettre est le moyen dont la marquise dispose pour garder le contact avec ses correspondants. Ces *Lettres* apportent à la marquise joie et réconfort : « je les ai reçus tout à la fois, ces aimables paquets, si nécessaires à mon repos » (Madame de Sévigné, 1125, III : 634). Aussi la marquise veille-t-elle à ce que l'échange soit régulier et réciproque. C'est donc un cas de dialogisme *anticipatif*, voire *responsif* : pour la marquise, le dire de sa fille n'est jamais assez :

- Vous ne sauriez trop dire de détails pour me contenter ; tout m'est cher, tout m'est agréable (Madame de Sévigné, 171, I : 267).

D'ailleurs ce que précise la marquise dans le passage en italique « *tout est perdu si je n'écris point à ma mère* », est une forme du discours direct libre qui pose un dire antérieur supposé de sa fille (voir *supra*) auquel répond Madame de Sévigné : « et vous avez raison, mon enfant ». Ce marqueur typiquement dialogal permet de rebondir sur un dire et de le renforcer. La forme nominale d'adresse « mon enfant » exprime un lien affectif mais aussi hiérarchique.

L'énoncé « Mais ce qu'il faut faire, quand vous êtes attrapée comme samedi, c'est ce que vous avez dit : écrivez deux pages, et sans finir, envoyez-les moi, et achevez le reste à loisir » peut aussi être analysé en termes de dialogisme interlocutif anticipatif dans la mesure où il reformule aussi une question prêtée à sa fille « Que dois-je faire quand je suis en retard ? ».

### 3.1.2 Dire au présent

Dans la lettre citée *supra* (896, III : 162-163), un autre discours est repris par la marquise. Il est représenté par le pronom *on* dans « comme on dit » au présent qui met en scène une parole présentée comme plus ou moins doxique. Madame de Sévigné convoque ce discours venu d'ailleurs comme argument d'autorité, c'est le ON-vérité (A. Berrendonner, 1981). Dans un cas *comme on dit* sert d'argument à *en recevoir peu ou prou*, dans l'autre, la marquise s'amuse de la forme *peu ou prou* et la met plus ou moins à distance : la marquise s'amuse du dire populaire, qu'elle n'assume pas : elle renvoie au peuple son dire.

Ce déjà-dit montré par la marquise par le verbe introducteur *dire* peut aussi être accompagné, dans certains cas, par l'utilisation de l'italique exprimant cette hétérogénéité, comme dans cet extrait où la marquise marque doublement cette énonciation autre :

- J'en ferais un fort bon de la poudre de Josson si la cicatrice de ma plaie avait besoin de ce secours, mais je suis guérie, *grâce à Dieu et à la vôtre*, comme on dit ici (Madame de Sévigné, 907, III : 187).

Dans une autre lettre envoyée à Madame de Grignan, un ailleurs discursif est introduit à deux reprises par le verbe *dire* conjugué au présent, d'abord avec le pronom *je* renvoyant à la marquise « ma main à qui je dis » (repris par la suite « je coupe en lui disant »), puis avec le pronom *elle*, qui lui permet de désigner... sa propre main :

- Vous savez de quelle sorte il s'était accoutumé au poison ; il n'est pas besoin de vous conduire plus loin dans cette application. Celle que vous faites de ma main à qui je dis :

*Allons, allons, la plainte est vaine,*

M'a fait rire, car il est vrai que le dialogue est complet. Elle me dit :

*Ah ! Quelle rigueur inhumaine !*

*Allons, achevez mes écrits,*

*Je me venge de tous mes cris*

*Quoi, vous serez inexorable,*

Et je coupe court en lui disant :

*Cruelle, vous m'avez appris*

*A devenir impitoyable*

(Madame de Sévigné, 505, II : 285).

Finalement, c'est un double dialogue que met en scène cette lettre :

- celui de Madame de Sévigné avec elle-même, à travers le dire qu'elle adresse à sa propre main (dialogisme autophonique) ;

- en même temps, celui qu'elle mène avec l'*Alceste* de Quinault (Acte I, scène II) dont elle modifie quelques vers (dialogisme intertextuel) :

LYCOMÈDE

Allons, allons, la plainte est vaine.

ALCESTE

Ah ! Quelle rigueur inhumaine !

LYCOMÈDE

Allons, je suis sourd de vos cris ;

Je me venge de vos mépris.

ALCESTE

Quoi ! Vous serez inexorable !

LYCOMÈDE

Cruelle ! Vous m'avez appris

A devenir impitoyable.

Il s'agit bien ici d'intertextualité et pas seulement d'interdiscours, au sens de Charaudeau et Maingueneau (2002 : 325) :

L'*interdiscours* constitue un jeu de renvois entre des discours qui ont eu un support textuel, mais dont on n'a pas mémorisé la configuration [...] En revanche, l'*intertexte* serait un jeu de reprise de textes configurés et légèrement transformés, comme dans la parodie.

Les deux notions ont été souvent confondues. La notion d'intertextualité a été proposée par Julia Kristeva (1968 : 61), comme une traduction du dialogisme bakhtinien :

Nous appellerons intertextualité cette inter-action textuelle qui se produit à l'intérieur d'un seul texte. Pour le sujet connaissant l'intertextualité est une notion qui sera l'indice de la façon dont un texte lit l'histoire et s'insère en elle.

L'interdiscours est mentionné par Bres dans son article *interdiscours* comme : « [...] ensemble des formulations auquel l'énoncé se réfère implicitement ou non, sciemment ou non, qui le domine et à partir duquel il fait sens. (Bres in TCAD : 155). Autrement dit, le dialogisme interdiscursif consiste à reformuler le discours d'un tiers sur le même objet (Bres, Nowakowska, 2006)

Madame de Sévigné reprend le passage d'*Alceste* de Quinault en le déformant (figure de *détournement*) sans préciser sa source énonciative. En effet, quelques fragments de la pièce ont été transformés et les noms des personnages ont été remplacés par deux autres personnages. Néanmoins, des marqueurs citationnels, à savoir le centrage et l'italique, signalent une double énonciation. Plus loin, dans la même lettre, la marquise mentionne à nouveau la pièce *Alceste* :

- Et cependant on aime mieux *Alceste* ; vous en jugerez, car vous y viendrez pour l'amour de moi, quoique vous ne soyez pas curieuse. Il est vrai que c'est une belle chose de n'avoir point vu Trianon ; après cela, vous peut-on proposer le pont du Gard ? (Madame de Sévigné, 506, II : 286).



La marquise a assisté à la représentation de l'œuvre de Quinault *Atys* en 1676, elle parle des personnages : *Atys* dormant, le sommeil, les Songes agréables et les Songes funestes et fait le lien entre *Atys* et deux personnages d'*Alceste* présenté en 1674 à Versailles :

- Il y a un Sommeil et des Songes dont l'invention surprend. La symphonie est toute de basses et de tons si assouplissants qu'on admire Baptiste sur nouveau frais, mais *Atys* est ce petit drôle qui faisait la Furie et la Nourrice (Madame de Sévigné, 506, II : 285-286).

A travers cette interdiscursivité reformulée et assumée, mais aussi l'intertextualité qui parodie le texte d'origine, la marquise tente, en faisant le lien entre cette œuvre tragique et sa situation douloureuse, de montrer à sa fille qu'elle souffre, se servant ainsi de l'*Alceste* de Quinault comme « porte-parole » de sa propre douleur.

Le verbe introducteur au présent peut être interprété de deux façons dans un autre passage d'une lettre adressée à Madame de Grignan :

- Ah ! ma très chère, je vous souhaiterais des nuits comme on les a ici ! Quel air doux et gracieux ! quelle fraîcheur ! quelle tranquillité ! quel silence ! Je voudrais vous en pouvoir envoyer, et que votre bise fût confondue. Vous me dites que je suis en peine de votre maigreur ; je vous l'avoue. C'est qu'elle parle et dit votre santé. Votre tempérament, c'est d'être grasse, si ce n'est, comme vous dites, que Dieu vous punisse d'avoir voulu détruire une si belle santé (Madame de Sévigné, 586, II : 481-482).

Les rouages du dialogue sont exhibés dans ce passage : « vous me dites que » permet d'annoncer le recyclage d'un dire antérieur de Madame de Grignan, et « je l'avoue » se pose comme une réponse ou une réaction au dire antérieur supposé de sa fille « vous êtes en peine de ma maigreur ». Puis, « comme vous dites » renvoie à un deuxième dire antérieur de Madame de Grignan. Enfin, la maigreur supposée de Madame de Grignan est personnifiée, puisque, elle aussi, parle et surtout dit un état de santé, aux yeux de la marquise. On a donc un système extrêmement complexe de reprises des dire multiples. C'est en ce sens qu'on peut parler de « machinerie dialogale montrée » (Détrie, 2003 ; 2004).

Dans une autre lettre, Madame de Sévigné exploite un dire antérieur de sa correspondante, qu'elle trouve approprié et « vrai », pour exprimer ses propres sentiments :

- Hélas ! ma petite, vous dites bien vrai : au milieu de Paris, je vous souhaite, je vous cherche, je languis, et ne me puis accoutumer à ne vous avoir pas. Je suis en peine de votre séjour, de votre santé ; j'en suis triste et saisie, et bien souvent, il faut que j'en pleure afin de ne pas étouffer (Madame de Sévigné, 229, I : 403).

Le fait de souligner la pertinence du dire de sa fille par « vous dites bien vrai » lui permet de rebondir sur sa propre peine. En citant sa fille, elle lui fait de la place dans sa lettre, mais pour mieux servir ses propres intérêts. Autrement dit, elle instrumentalise le dire antérieur de Madame de Grignan pour faire entendre sa propre peine. En effet, le verbe introducteur est suivi d'un syntagme adverbial qui exprime un commentaire métadiscursif de l'épistolière sur les paroles de sa fille.

La reprise du discours de l'autre peut révéler l'attention apportée à la lecture de la lettre. Dans ce passage d'une lettre adressée à Madame de Grignan, la marquise reprend un fragment d'une lettre antérieure de sa fille, dans lequel cette dernière commente les lettres de sa mère : « Vous me dites trop de bien de mes lettres ». Le seul fait de reprendre le contenu positif d'un dire antérieur de sa fille doit être compris comme une invitation à réitérer le compliment :

- Vous me dites trop de bien de mes lettres, ma bonne. Je compte sûrement sur toutes vos tendresses. Il y a longtemps que je dis que vous êtes vraie. Cette louange me plaît ; elle est nouvelle et distinguée de toutes les autres, mais quelquefois aussi, elle pourrait faire du mal. Je sens au milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion me fait présentement (Madame de Sévigné, 183, I : 299-300).

Il y a également la présence systématique dans l'énoncé rapportant le discours de la fille (tel un tour de parole) d'une forme nominale d'adresse « ma bonne » à valeur affective, ce qui contribue à créer une forme de pseudo-dialogue. En effet, la FNA permet à la marquise de positionner sa fille en face d'elle.

Quant à la formule « comme vous (le) dites », elle a pour rôle sous la plume de Madame de Sévigné, de mettre l'accent sur la « non-coïncidence interlocutive » des deux voix :

- Si votre tempérament, peu communicatif, comme vous le dites, vous empêche encore de me donner ce plaisir, je ne vous aimerai pas moins (Madame de Sévigné, 701, II : 711).

« Comme vous (le) dites » signale une certaine distance entre les deux femmes, distance liée à leur différence dans l'expression des sentiments. Authier-Revuz (1995 : 211) signale qu'en utilisant cette forme :

L'énonciateur fait place dans son énonciation à l'interlocuteur, non pas seulement en marquant dans ses propres mots ceux qui ne conviennent pas à celui-ci, mais, plus radicalement, en faisant place, dans ses propres mots, aux mots étrangers de l'autre : dans le cas précédent – des mots à moi, pas à vous –, le « prix » de la non-coïncidence est simplement l'opacification d'un dire, qui adressé à un alter ego, serait resté transparent ; ici – des mots à vous, pas à moi –, il consiste à énoncer, opacifiés, des mots que, s'adressant à un alter ego, l'énonciateur n'aurait pas énoncés.

« Comme vous dites » signale une reprise de la parole de l'interlocuteur. Le locuteur peut choisir de donner ou pas son accord. Cette formule est utilisée dans une autre lettre envoyée à sa fille mais la marquise met en scène plusieurs voix :

- Madame de Louvigny est accouchée d'un fils ; vous voyez bien, ma chère enfant, que vous en aurez un vous aussi. Vous vous y attendez d'une telle sorte que, comme vous dites, *la signora qui mit au monde une fille* ne fut pas plus attrapée que vous le seriez si ce malheur vous arrivait (Madame de Sévigné, 219, I : 382).

La citation en italique « *la signora qui mit au monde une fille* » renseigne sur la présence d'un discours autre que celui de la marquise, un déjà-dit prononcé trois fois :

- par sa fille, Madame de Grignan qui aimerait avoir un garçon (dialogisme interdiscursif),
- par elle-même, dans une lettre envoyée à son gendre pour l'informer de la naissance de sa petite-fille Blanche (dialogisme autophonique).
- Dans *Ermite* de La Fontaine (intertextualité).

En faisant référence à une citation évoquée à propos de la naissance de Blanche, la marquise ouvre un débat sur la grossesse. Dans la croyance du XVII<sup>ème</sup> siècle (et même avant), la naissance d'une fille est attribuée à la mère. En mettant en scène ce débat (sa voix contre celle de la société), elle tente de bousculer cette croyance en mettant en cause le père, comme le montre cet extrait où elle prend le rôle de la belle-mère accusatrice en s'appuyant sur les propos de Madame de Puissieux qu'elle utilise comme argument d'autorité :

- Madame de Puissieux dit que si vous avez envie d'avoir un fils vous prenez la peine de le faire ; je le trouve ce discours le plus juste et le meilleur du monde (Madame de Sévigné, 115, I : 133).

L'italique montre la non-coïncidence discursive d'une citation qui devient, à force de son emploi redondant, une expression partagée. En adaptant ce discours extérieur, la marquise impose sa propre voix et son point de vue contre son gendre, et contre une croyance sociale erronée.

La distance est aussi marquée dans l'extrait ci-dessous, où la marquise, en reprenant (avec sans doute reformulation) le discours de sa fille, lui déclare (un peu) la guerre. La marquise s'appuie sur ce dire antérieur pour mieux attaquer. L'utilisation de « Hélas ! », qui est un commentaire affectif, marque un désaccord avec Madame de Grignan :

- Vous me dites que vous êtes fort aise que je sois persuadée de votre amitié, et que c'est un bonheur que vous n'avez pas eu quand nous avons été ensemble. Hélas ! ma bonne, sans vouloir vous rien reprocher, tout le tort ne venait pas de moi (Madame de Sévigné, 146, I : 187).

Dans une autre lettre adressée à Bussy-Rabutin, la marquise reprend en discours indirect les propos de son cousin. L'extrait ci-dessous mérite qu'on s'y arrête dans la mesure où il présente deux cas de dialogisme interdiscursif : le premier recycle un fragment de la lettre de Bussy-Rabutin tandis que le second s'appuie sur un ailleurs discursif indépendant de l'échange, à savoir un ouvrage fielleux de Bussy-Rabutin. Cette lettre est écrite à un moment où les relations entre Madame de Sévigné et son cousin Bussy-Rabutin sont tendues. La marquise refuse de prêter de l'argent à son cousin. Ce dernier, pour se venger, rédige un portrait peu flatteur de sa cousine (sous le pseudonyme de Madame de Cheneville) dans l'*Histoire Amoureuse des Gaules*, ce qui a pour effet de blesser la marquise. La reprise du dire supposé de Bussy-Rabutin (vous dites que...) permet à la marquise de dire son fait à son cousin :

- Vous me parlez de vous avancer de l'argent [...] Vous dites que je vous l'ai refusé, et moi, je dis que je vous l'ai prêté. Etre dans les mains de tout le monde, se trouver imprimée, être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable, se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui ? Je ne veux point vous étaler davantage toutes mes raisons. [...] ; avouez que vous avez cruellement offensé l'amitié qui était entre nous (Madame de Sévigné, 81, I : 92-94).

### 3.2 Dire et le dialogisme interlocutif citatif

D'autres formes peuvent signaler ce dialogisme comme l'incise *dites-vous* qui permet de saisir, dans le discours citant, le discours cité. Ce dernier étant envisagé comme temporellement récent. L'incise met en relation la parole des coénonciateurs, la marquise travaillant de la sorte l'illusion de coprésence qui efface le décalage spatio-temporel. *Dites-vous*, au même titre que les formes étudiées *supra*, place le destinataire en face d'elle, tout en lui rappelant qu'il est la source du discours qu'elle rapporte, comme l'illustre par exemple cet extrait d'une lettre adressée à Bussy-Rabutin en date du 19 mai 1677 :

- Allons, je le veux, recommençons notre commerce. Vous commencez, dites-vous, à vous accoutumer à moi. Il y a longtemps que nous n'avons qu'à nous voir un peu pour nous aimer autant que si nous passions notre vie ensemble (Madame de Sévigné, 576, II : 457).

Ce passage reformule, par le biais d'un discours direct subissant une transposition pronominale, un passage d'une lettre que son cousin lui a écrite cinq jours plus tôt, le 14 mai 1677 :

- Ça, Madame, recommençons un peu notre commerce. J'ai été bien fâché de vous quitter. Je commençais fort à me raccoutumer à vous, et si quelque chose adoucit la peine que j'ai à me passer de vous voir, c'est l'espérance de recevoir de vos lettres (Madame de Sévigné, 575, II : 456).

Madame de Sévigné reprend d'abord quasi littéralement la demande formulée par son cousin au moyen d'un impératif de quatrième personne : « recommençons notre commerce », tout en la faisant sienne (« je le veux »), en une mise en scène très appuyée de la synchronisation des voix, le discours direct étant posé comme discours qu'elle n'assume pas. Le but de « dites-vous » est de réactualiser le dire de son cousin pour lui souligner qu'elle n'est pas à l'origine de leur mésentente, et donc qu'elle n'a pas à se « raccoutumer » à lui, ne s'en étant pas désaccoutumée : « dites-vous » recycle le dire de Bussy-Rabutin pour se dédouaner de toute responsabilité personnelle dans leur mésentente passagère. La forme « dites-vous » sert à transmettre le discours de Bussy-Rabutin tout en l'utilisant comme argument qui sera réfuté ou remis en cause.

Dans un autre extrait, la marquise utilise les mêmes procédés, autrement dit, elle reprend le discours de son cousin pour mieux l'attaquer et lui montrer son mécontentement. Ce mécontentement est aussi accentué par l'utilisation de l'adverbe « naïvement » :

- Vous me dites très naïvement tous les écriteaux qui sont au bas de mes portraits. Je suis persuadée que ceux qui en ont parlé autrement ont menti. Mais celui où vous me louez sur l'amitié, qu'en dites-vous ? J'entends votre ton, et je comprends que c'est une satire selon votre pensée, mais comme vous serez peut-être le seul qui la prenez pour une contre-vérité, et qu'en plusieurs endroits cette louange m'est acquise par des raisons assez fortes, je consens que ce que vous avez écrit demeure écrit à l'éternité. Et pour vous, Monsieur le Comte, sans recommencer notre procès ni notre combat, je vous dirai que je n'ai pas manqué un moment à l'amitié que je vous devais (Madame de Sévigné, 92, I : 109).

Cette lettre (du 7 janvier 1669) est une réponse à une lettre reçue (du 8 décembre 1668) de son cousin où il lui parle des portraits qu'il a d'elle mais surtout des inscriptions au-dessous de ces portraits. En témoigne cet extrait où il en évoque quelques unes :

- Marie de Rabutin, fille du baron de Chantal, marquise de Sévigné ; femme d'un génie extraordinaire, et d'une vertu compatible avec la joie et les agréments [...] Marie de Rabutin, vive, agréable et sage, fille de Celse-Bénigne de Rabutin et de Marie de Coulanges, et femme de Henri de Sévigné (Madame de Sévigné, 90, I : 107).

La marquise joue avec le verbe *dire* qu'elle exploite de différentes manières. Son utilisation donne l'impression d'un dialogue imaginaire entre les deux correspondants. D'abord, au présent, où elle reprend les informations données par son cousin et qui concernent les inscriptions, le verbe est accompagné d'un évaluatif « naïvement » qui montre la position et le point de vue de la marquise par rapport à ce qui a été dit. Ensuite, elle pose une question « qu'en dites-vous ? » qui relève de l'interpellation. Cette dernière s'associe à un mode discursif allocutif ; c'est une demande de dire, d'information. La marquise comprend une réaction de son cousin « j'entends votre ton, et je comprends que c'est une satire selon votre pensée » auquel elle répondra pour défendre sa position « cette louange m'est acquise par des raisons assez fortes, [...] je vous dirai que je n'ai pas manqué un moment à l'amitié que je vous devais ».

La marquise oriente la discussion selon ses objectifs. Elle montre une véritable orchestration de ces voix qui contribue à mettre en avant sa propre voix.

### 3.3 Dire et le dialogisme interlocutif anticipatif

La correspondance de la marquise présente de nombreux cas de dialogisme interlocutif anticipatif, prêtant à sa fille des réponses, voire menant un dialogue avec elle, à l'aide de formes du type *vous me direz, je vous répondrai* qui inscrivent dans le *je-ici-maintenant* de l'échange épistolaire un *autre-ailleurs-plus tard* :

- J'ai cru que je devais vous faire part de tout ce qui s'est passé, et vous protestant que l'envie de la voir plus longtemps, quoique ce soit le plus grand plaisir de ma vie, ne m'oblige point à vous reparler encore sur ce sujet. Mais je croirais, que vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je vous laissais dans la pensée que son mal ne fût pas plus considérable qu'il l'a été-Il l'est d'autant plus, qu'il y a un an qu'il dure, et cette longueur est tout ce qu'il y a à craindre. Vous me direz que je la retienne ; je vous répondrai que je n'y ai aucun pouvoir ; qu'il n'y a que vous ou M. de La Garde qui puissiez fixer ses incertitudes (Madame de Sévigné, 643, III, 1618 : 608-609).

« Vous me direz », « je vous répondrai » mettent en scène un dialogue fictif dans lequel elle prête des réactions à sa fille en réponse à son propre discours. Ce faisant, elle construit l'éthos d'une mère autoritaire qui détient le pouvoir et qui oriente le dialogue selon ses envies et ses attentes. Ainsi, on peut dire, à la suite de Beugnot (1995 : 55) :

Madame de Sévigné prête à sa fille les réactions qu'elle désire, brosse d'elle trait à trait une image qui n'a sans doute qu'un rapport ténu ou épistodique avec la personne réelle.

L'utilisation successive du verbe de parole *dire* au présent et au futur simple signe la mainmise de la marquise sur la temporalité des discours de sa fille, comme l'illustre l'extrait ci-dessous :

- Vous me dites que le corps n'y a point de part. Ah ! je le crois, mais il n'est question que du cœur, et le sien est entièrement occupé. Vous me direz encore que je fais le procès à bien d'autres ; je l'avoue (Madame de Sévigné, 802, II : 1065).

Cette utilisation des temps verbaux montre que, pour la marquise, la lettre s'avère un espace où la marquise peut projeter l'image d'un allocutaire idéal qui parle ou répond comme elle le désire et quand elle le désire. L'énoncé « vous me direz encore » peut être paraphrasé en « je sais que vous allez me dire » (parce que je vous connais bien et parce que vous l'avez déjà dit et qui dit le dira).

En jouant ainsi avec les propos qu'elle fait tenir à sa fille, la marquise détient le monopole du dire, le dialogue imaginaire étant toujours plus satisfaisant, confortable et valorisant que le dialogue en face à face, souvent difficile avec sa fille. Les correspondances, comme le fait remarquer Jaubert (2005 : 226) :

favorisent la dérive, et peuvent l'entretenir : substituts de dialogue, les longs tête-à-tête épistolaires ont souvent comme contrepartie l'échec, au moment du rapprochement physique. Une fois présent, l'Autre ne se laisse plus imaginer. Cette dérive de l'interaction épistolaire est une conséquence assez probante de l'écart qui existe entre le réel et ses représentations par le langage.

Dans un autre contexte, les formes de dialogisme interlocutif anticipatif servent à mettre en cause une croyance ou une idée attribuée à l'allocutaire, ce qui permet aussi à la marquise, incidemment, d'affirmer sa propre opinion :

- Je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement. Point du tout, mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice ; cela m'aurait ôté bien des ennuis et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément (Madame de Sévigné, 254, I : 459).

La marquise, en amenant par « vous me direz » un propos qu'elle prête à sa fille en réaction à l'énoncé qui précède textuellement (« vous me direz que je veux vivre éternellement »), fait entendre deux voix qui dialoguent en s'opposant puisque la marquise ajoute, en guise de réponse au dire qu'elle fait assumer à sa fille « Point du tout ». Cette mise en scène dialogale lui permet de mettre en avant, une fois de plus, sa propre personne, et ses propres « ennuis » (le sens du mot est très fort au XVII<sup>e</sup> siècle), à cause de l'éloignement de sa fille.

### 3.4 Dire entre dialogisme interdiscursif et interlocutif

Il arrive parfois qu'on ne puisse pas trancher entre deux types de dialogisme, faute d'indices probants. Un même énoncé peut actualiser les deux types de dialogisme. Dans ce cas, on peut parler de superposition entre les deux formes. C'est notamment le cas dans la correspondance de Madame de Sévigné avec Madame de Grignan, les lettres de cette dernière ayant été détruites. Mais ce cas est aussi représenté dans une lettre (87, I : 103) que la marquise adresse à Bussy-Rabutin, dans laquelle elle évoque les propos (versifiés) de son cousin, en les introduisant par le verbe *dire* :

- Je ne trouve pas que vous ayez conservé une grande tendresse pour la belle qui vous captivait autrefois. Il en faut revenir à ce que vous avez dit :  
*A la cour,*  
*Quand on a perdu l'estime,*  
*On perd l'amour.*

Dans ce passage, les vers, qui suivent le verbe introducteur, semblent respecter un dire antérieur de Bussy-Rabutin (ce que souligne le passé composé *vous avez dit*), rapporté au discours direct. Mais, comme le signale Duchêne (I : 942) dans ses notes, et après vérification des *Maximes d'amour* de Bussy, il semble que ces vers n'y figurent pas. Finalement, ce discours considéré comme l'indice le plus représentatif du dialogisme interlocutif ciatif qui reformule le discours antérieur semble se pencher vers un dialogisme interdiscursif attribué à un tiers. Mais, il se peut aussi que ce discours soit réellement

prononcé par Bussy-Rabutin dans les lettres échangées. En tout cas, on peut dire que la marquise, par sa mise en page versifiée, le pose comme du dialogisme interlocutif citatif. La marquise s'en sert pour mieux exprimer son chagrin et son mécontentement. Elle s'empare des paroles de son cousin comme argument pour mieux renforcer ses arguments à elle.

## 4 Conclusion

La correspondance de Madame de Sévigné montre une maîtrise des outils permettant de présenter son destinataire, définitoirement absent physiquement, et donc de conjurer l'absence en faisant entendre une conversation imaginaire, une (illusion de) coprésence. Face à un interlocuteur absent, la marquise s'efforce de trouver des stratégies qui lui permettent de presque converser.

L'analyse du verbe *dire* a permis de montrer que les formes verbo-temporelles informent sur les différentes formes du dialogisme. Pour le dialogisme interdiscursif, le verbe *dire* est souvent conjugué au présent ou au passé composé. La marquise reprend quelques passages (dont le lecteur ignore souvent s'ils sont fidèles au discours initial) des lettres reçues, pour confirmer ou infirmer ce qu'elle pose comme un déjà-dit. Pour le dialogisme interlocutif, la marquise utilise le verbe *dire* au futur : « vou me direz », « je vous répondrai » laissent entendre un dialogue fictif qui lui permet de mettre en scène les réactions à sa fille. L'analyse du verbe *dire* permet aussi de mettre en évidence le travail (un brin malhonnête !) qu'effectue la marquise sur la parole des autres (et particulièrement sur celle de sa fille). En effet, l'échange de lettres ne doit pas seulement être compris comme un « commerce » externe de lettres (une communication épistolaire réciproque), selon le mot de la marquise, mais aussi comme un élément structurant de ses *Lettres*. En effet, la machinerie dialogale, propre à l'échange externe, contamine aussi la trame textuelle des lettres, envahie par le discours des autres, discours tenus, discours supposés, discours rêvés, qu'elle orchestre de multiples manières, au gré de ses désirs et de ses envies. Madame de Sévigné est comme tout épistolier : « maître de cérémonie dans le silence de son cabinet, [elle] est aussi le maître de la parole » (Beugnot, 1995 : 57). Et elle en profite quelquefois éhontément...

## Références bibliographiques

- Adam, J-M., (2005), *La Linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin.
- Anscombre, J-C., (2015), « Verbes d'activité de parole, verbes de parole et verbes de dire : des catégories linguistiques ? », in Gomez-Jordana, S. et Anscombre J-C. (éds), *Dire et ses marqueurs*, Paris, Larousse, 103-121.
- Authier-Revez, J., (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, T.1-2, Paris, Larousse.
- Bakhtine, M., (1979/1984), *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- Berrendonner A., (1981), *Eléments de pragmatique linguistique*, Paris, Editions de Minuit.
- Beugnot, B., (1995), « Les voix de l'autre : typologie et historiographie épistolaires », in Bernard Bray et Christoph Strosetzki (éds.), *Art de la lettre. Art de la conversation à l'époque classique en France*, Paris, Klincksieck, 47-59.
- Bray, B., (1996), « L'art épistolaire de Madame de Sévigné », repris dans *Epistoliers de l'âge classique. L'art de la correspondance chez Madame de Sévigné et quelques prédécesseurs, contemporains et héritiers (2007)*, Tübingen, Coll. « Etudes littéraires françaises », 260-268.
- Bres, J., (2001), « Dialogisme » et « Dialogisme (marqueurs de -) », in C. Détrie, P. Siblot & B. Verine (éds), *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Paris : Champion, 83-89.
- Bres, J., Nowakowska, A., Sarale, J-M., (2016), « Anticipative interlocutive dialogism : Sequential patterns and linguistic markers in french », in *Journal of pragmatics* 96, 80-95.
- Bres, J., Nowakowska, A., (2006), in Perrin L. (éd.), *Le sens et ses voix*, Recherches linguistiques 28, Metz : Université de Metz, 21-48.

Bres, J., Nowakowska, A., (2005), « Le dialogisme interdiscursif et le dialogisme interlocutif », in L'énonciation dans tous ses états, Peter Lang (éds.), 2-26.

Bres, J., Haillet, P.P., Mellet, S., Nolke, H., Rosier, R. dir. (2005). *Dialogisme et polyphonie, approches linguistiques*. Actes du colloque de Cerisy, Bruxelles, De Boeck-Duculot.

Charaudeau, P., (1992), *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.

Détrie, C., (2003), « Rousseau, juge de Jean Jacques (Dialogues) : dialogalité et dialogisme, un enchevêtrement inextricable », in l'Agrégation 2004, Conesa, G., et Neveu, F., dir., Paris, Armand Colin, 311-332.

Détrie, C., (2004), « Dramaticité et dramaturgie de la parole dans le mariage de Figaro », in l'Agrégation 2005, Conesa, G., Neveu, F., éds, Paris, Armand Colin, 409-432.

Détrie, C., Siblot, P. & Verine, B. (éds.), (2001), *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche pragmatique*, Paris, Champion.

Diaz, B., (2002), *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, Presses Universitaires de France.

Duchêne, R., (1992), *Madame de Sévigné et la lettre d'amour*, Paris, Klincksieck, Coll. « Bibliothèque de l'Age classique.

Freidel, N., (2009), « Pratique citationnelle et écriture de l'intime dans la correspondance de Madame de Sévigné », in Lignereux, C., et Piat, J., *Une langue à soi. Propositions*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 57-72.

Jaubert, A., (2005), « Dialogisme et interaction épistolaire », in Bres, J. et al., *Dialogisme et polyphonie*, De Boeck Supérieur « Champs linguistiques », p. 215-230.

Kerbrat-Orecchioni, K., (1998), « L'interaction épistolaire », in Siess, J. (éd.) *La lettre entre réel et fiction*, Paris : SEDES, 15-36.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1992). *Les Interactions verbales*, Tome II. Paris : Armand Colin.

Kristeva J. (1968). « Discours et texte. Le texte comme pratique signifiante » dans *Linguistique et littérature*, Colloque de Cluny, La nouvelle critique, p. 55-64.

Lignereux, C., (2012), *A l'origine du savoir-faire épistolaire de Madame de Sévigné. Les Lettres de l'année 1671*, Paris, PUF-CNED.

Lignereux, C., (2010), « La déformalisation du dialogue épistolaire dans les lettres de Madame de Sévigné », *Littératures classiques*, n°71, « L'épistolaire au XVII<sup>e</sup> siècle », Ferreyrolles, G., (dir.), p. 113-128.

Maingueneau, D., (2002), Scène d'énonciation, in Charaudeau, P. & Maingueneau, D. (éds.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, p. 515-518.

Rosier, L., (1999). *Le discours rapporté : histoire, théories, pratiques*. Bruxelles, Duculot.

Roulet, E. et alii. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne : Peter Lang.

Salvan, G., (2005), « Dites-vous ou le dialogique à l'épreuve du dialogal (et vice versa) », in Bres et al., *Dialogisme et polyphonie*, De Boeck Supérieur « Champs linguistiques », p. 265-279.

Edition de référence

Madame Sévigné, *Correspondance*, (1972-1978), in Roger Duchêne (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I-III.